

---

---

# Développement de l'étude de l'histoire médiévale européenne au Japon

une esquisse historiographique et interprétative\*

*Sho-ichi SATO*

C'est une tâche difficile d'amorcer la rétrospective historiographique de l'étude médiévale européenne réalisée au Japon depuis l'ouverture du pays qui date la Restauration de Meiji. Il est vrai que nous disposons de quelques livres traitant de l'évolution des sciences historiques modernes ou lançant une mise au point des courants historiographiques, qui sont nés en corrélation avec les climats politiques ou tendances économiques, sociales et culturelles de l'histoire de notre pays ou qui ont disparu suite à des fluctuations défavorables. Je voudrais signaler que Keiji NAGAHARA, un des maîtres renommés du Japon médiéval, a publié en 2003 un livre dont le titre est "Les sciences historiques du Japon au XX<sup>e</sup> siècle" et que ce dernier a bien réussi car en moins de deux ans le livre a été réimprimé à quatre reprises. Mais j'ignore si une pareille entreprise a été lancée dans d'autres domaines, soit celui de l'histoire des pays asiatiques soit celui de l'histoire de l'Europe. C'est d'autant plus vrai dans le domaine de l'histoire du moyen âge européen. Je dirais que personne n'a osé consacrer un livre, afin de décrire une histoire de la recherche historique occidentaliste exécutée au Japon depuis ses débuts à l'époque de Meiji. Nous disposons aujourd'hui seulement de rapports de l'activité des historiens occidentalistes japonais présentés tous les cinq ans au comité du Congrès International des Sciences Historiques, ou bien du bilan annuel des publications des études historiques, dont s'occupe la revue mensuelle "Shigaku-Zasshi". Dans cet état de choses, Takeshi KIDO a essayé de combler cette importante lacune en publiant en 1995 un article intitulé « The State of research. The study of the medieval history of Europe in Japan » dans la revue « Journal of Medieval History ». En appréciant la valeur de son travail, je dois dire cependant que celui-ci rend peu service pour éclaircir la phase initiale de la « réception » des sciences historiques modernes au Japon, en raison de la limitation chronologique postérieure aux années 1960. Voilà l'état des lieux peu réconfortant à partir duquel je dois commencer mes tâtonnements sur l'enquête

\* Une grande partie de ce texte a été lue le 22 février 2005, lors du colloque organisé par l'équipe de l'Université de Niigata, tenu à l'University of Air, Makuhari, Japon.

historiographique. Je voudrais bien souligner donc la nature provisoire de cette enquête qui sera forcément complétée et approfondie ultérieurement à bien des égards.

\*

Comme je le signalais la recherche historique selon la norme moderne des sciences historiques a commencé avec la Restauration de Meiji au Japon. Cela ne veut pas dire qu'il n'y ait pas plus avant d'activité de recherches historiques qui méritent son nom. Surtout dans la philologie japonaise ou chinoise, la science la plus importante pour l'interprétation des sources écrites, les savants japonais de l'époque d'Edo avaient atteint au niveau assez élevé, mais je dois volontairement laisser de côté cet aspect afin de poursuivre notre sujet principal.

Dans son explication sur la mission que les sciences historiques ont assumé dans un État moderne naissant, l'historienne américaine, spécialiste de l'histoire du Japon moderne, Carol Gluck a écrit ainsi : « *Ceux qui narraient l'histoire à l'époque de Meiji, ont déclaré l'avenir de la nation pour le progrès incessant et linéaire vers la « civilisation ». Dans les discours historiques au seuil de la modernité japonaise, la Restauration de Meiji marque un point de rupture historique qui sépare un passé et un futur, le premier étant l'ère d'Edo qui se traduit en le régime féodal comme l'ancien régime français, la dernière appartenant au temps de progrès et de lumière, qui s'est entendu largement en relation de l'état nation. Au Japon moderne, la mise en institution de l'histoire nation et la professionnalisation de métier d'historien ont commencé aux années des 1880 aux 1890 et ce sont des dates justement où les Anglais, les Français et les Américaines venaient d'organiser les sciences historiques modernes .... En la notion de l'état nation, on a vu la fusion de l'histoire et le droit civile, de l'histoire et l'identité nationale. Les premiers historiens de profession comme Yasutsugu SHIGENO et Kunitake KUMÉ se sont enthousiasmés pour la tentation de la science de l'histoire et ont déclaré avec fierté d'être l'avant-garde pour battre à terre l'historiographie traditionnelle, ainsi de se consacrer afin de transformer la pratique historisante d'un moralisme confucianiste en un positivisme rankeien* ». Lorsque Gluck a fait allusion la contemporanéité du Japon avec la France, l'Angleterre ou les États-Unis à l'égard de la mise en institution de l'histoire nationale ainsi que de la naissance de métier d'historien, ce qu'elle avait en tête, était peut-être les dates de lancement des revues des sciences historiques presque nationales des pays cités nommés ci-dessus : en France, la *Revue Historique* en 1876, en Angleterre, *English Historical Review* en 1886 et aux États-Unis, *American Historical Review* en 1895. La première revue scientifique japonaise d'histoire qui s'appelle « *Shigaku-Zasshi (Revue Historique)* », date justement de l'année 1889, trois ans après la revue anglaise et six ans avant l'Américaine.

Avec la restauration du pouvoir monarchique, le nouveau gouvernement de Meiji a relancé, dans la tradition antique du gouvernement impérial, le projet de rédaction de l'histoire officielle du pays, qui a été oublié ou négligé pendant des siècles, en raison de prise du pouvoir par les shogounaux. Il s'est produit néanmoins plusieurs difficultés dans sa réalisation. Au prime abord, parmi les historiens qui se trouvaient confiés officiellement de sa rédaction par le gouvernement, il y a eu une discordance grave en la matière du travail de rédacteur : les uns ont demandé la mise

en écriture de l'histoire elle-même, les autres ont plus insisté sur la collecte et la rédaction des sources que sur la mise en écriture de l'histoire. SHIGENO et KUMÉ, qui appartenaient à l'école à la fois de philologie et de sinologie, ont pris l'avantage dans le débat en faveur de la narration historiographique. Pourtant, ils ne se sont pas contentés d'adopter le style traditionnel démodé pour décrire l'histoire officielle d'une nation de fraîche date. Ils ont eu le souhait de renouveler aussi bien le style de l'écriture historique que les idées de l'histoire, en étudiant le genre de l'histoire des civilisations qu'Ukichi TAGOUCI et Yukichi FUKUZAWA avaient réalisé, chacun respectivement dans la « Petite histoire du Japon éclairci » et le « Précis des civilisations universelles » et avec une grande réussite auprès du peuple japonais. On a eu déjà en 1874 la traduction japonaise de l'« Histoire générale de la civilisation en Europe » de François Guizot et l'année suivante également « History of Civilization in England » de Thomas Buckle. Les lecteurs japonais ont énormément apprécié dans ces livres traduits la manière d'écrire et de présenter les histoires des civilisations européennes, qui était totalement étrangère à leur idée de l'histoire. Ils ont cherché dans leurs lectures les éléments qui permirent à l'Europe de prendre le drapeau des Lumières parmi les peuples et d'utiliser les connaissances historiques à leur propre développement. Cette prise de position téléologique et pragmatique se trouvait non seulement parmi les publicistes éclaircis, comme TAGOUCI et FUKUZAWA, mais aussi parmi les historiens professionnels de la génération des historiens de la première moitié de l'époque de Meiji, comme SHIGENO et KUMÉ.

Dans cette ambiance enthousiaste en faveur de l'inspiration historiographique européenne contemporaine, SHIGENO a eu l'idée d'envoyer en mission Kencho SUEMATSU, un des secrétaires auprès du Conseil d'État, en Angleterre et en France pour chercher des informations utiles à fixer une meilleure orientation afin de rédiger les sources ainsi que d'écrire l'histoire officielle. C'était l'année 1878. SUEMATSU a connu à Londres un hongrois réfugié qui s'appelait G. G. Zerffi, un savant qui avait une grande connaissance en histoire et en art. Il a demandé à ce dernier d'écrire un livre sur l'histoire et la méthodologie historiographique. Un an après, en 1879, Zerffi a achevé son travail et a fait mettre en impression ses manuscrits aux frais du japonais, et il a envoyé au Japon quelques exemplaires de son livre dont le titre était « The Science of History ».

Ce gros livre de sept cent soixante-treize pages se divise en sept chapitres : au chapitre 1, il explique les traits essentiels des sciences historiques et donne le conseil sur la prise de position de l'historien à adopter vis-à-vis des travaux historiographiques ; au chapitre 2, il décrit les histoires de l'Orient ancien et de la haute Antiquité Grecque ; le chapitre 3 traite de l'histoire de la Grèce classique ; le chapitre 4, de l'histoire de la Rome antique ; le chapitre 5, du christianisme ; le chapitre 6, du moyen âge ; enfin le chapitre 7, de l'époque moderne. L'auteur a tracé à chaque chapitre une histoire culturelle de l'époque concernée et a rendu compte de l'état des questions discutées. C'était un manuel d'histoire très utile pour les historiens japonais des premiers temps de Meiji. Bien que le travail de la traduction japonaise du manuel de Zerffi ne s'avancât pas régulièrement, cela n'empêchait pas du tout les historiens professionnels japonais qui maîtrisaient parfaitement l'anglais et d'y apprendre les

instructions qui y étaient développées. Ce qu'on attendait de SUEMATSU avant son départ en Europe, c'était de trouver soit en Angleterre soit en France un bon guide pour les travaux historiographiques devant être faits au Japon. Le manuel qu'a rédigé Zerffi a permis d'apprécier la meilleure des sciences historiques parmi celles des Européens, celle qu'effectuaient les Allemands, ce qui se traduira sept ans plus tard par l'invitation de l'allemand, Ludwig Riese, comme professeur étranger d'histoire à l'Université Impériale (de Tokyo).

\*

Le gouvernement de Meiji donna un décret en mars 1886 (en l'an 19 l'ère de Meiji) dans le dessein de créer une Université impériale et en février 1887 un des disciples de H. Delbrück (plutôt que de Leopold von Ranke comme on y croyait souvent chez nous. C'est grâce à l'enquête de notre collègue Prof. Yo-ichi Nishikawa que nous avons pu renouveler cette présomption figée), Riese, spécialiste de l'histoire parlementaire en Angleterre, y prit la chaire de professeur étranger en histoire. En septembre de la même année, on créa le département d'histoire au Collège littéraire à l'Université impériale. Cette création d'un département d'histoire fit date dans l'histoire du développement des sciences historiques au Japon, car il s'agissait du premier encadrement pour l'enseignement et la recherche de l'histoire occidentale à l'université. L'équipe officielle de rédaction de l'histoire nationale, dont on a parlé plus haut, est devenue la section temporaire de l'historiographie, attachée au cabinet ministériel, en 1886 et ensuite, après que le gouvernement ait confié les travaux de rédaction à la section d'historiographie dans le Collège littéraire à l'Université impériale, les membres importants de l'équipe, c'est-à-dire SHIGENO, KUMÉ et Hisashi HOSHINO ont vu leur mutation comme professeurs au département de l'histoire nationale, créé après celui de l'histoire occidentale au Collège littéraire en juin 1888.

Un an après la création de la section d'histoire nationale, en 1889, les professeurs des départements d'histoire SHIGENO en tête lancèrent sur le conseil de Riese une revue au service de l'émulation des recherches scientifiques de l'histoire, dont l'appellation fut « Shigakukai-Zasshi (Revue de la société de l'histoire) ». Elle deviendra en modifiant légèrement son nom ultérieurement « Shigaku-Zasshi (Revue Historique) ». Elle garde toujours son nom. Au numéro 5 de cette revue, parue en 1890, Ludwig Riese contribua avec un petit article dont le titre était « un avertissement à l'éditorial de la Revue de la société de l'histoire ». Il y a développé ses soucis de laisser tomber la recherche historique au jeu des opinions échangées ou aux débats sans valeur scientifique et a souligné son souhait de voir l'historiographie japonaise se consacrer à la recherche des sources et à l'établissement des faits historiques. Il se préoccupait de l'essentiel en faveur de la construction d'un fondement pour la recherche scientifique de ce pays qui venait de voir le jour par sa modernisation. Je suppose néanmoins qu'il n'avait pas eu une forte intention de former ses étudiants pour qu'ils deviennent des spécialistes de l'histoire occidentale, bien qu'il enseignât les histoires de l'Europe. Selon l'avis de Toshiki IMAÏ, nous pourrions conclure que Riese voulait que la Revue de la société de l'histoire soit la

version japonaise de la revue allemande « Archiv der Gesellschaft für ältere deutsche Geschichtskunde » qui soutenait un énorme projet national de rédaction et publication des sources historiques médiévales en Allemagne : Monumenta Germaniae Historica.

Ludwig Riese a fait une grande contribution en faveur de la création et de l'établissement des sciences historiques modernes à travers et par ses enseignements et ses conseils à l'Université de Tokyo durant seize ans pour quitter définitivement son poste en 1902. Il apparaîtra une génération des jeunes historiens de talent parmi ses étudiants qui sont nés après la Restauration et qui ont été élevés avec une autre idée de la science. Une des plus grandes figures de cette génération était Katsuro HARA.

C'est Katsuro Hara qui a semé l'étude historique de l'Europe médiévale. Il faudrait remarquer que cela démontrait l'efficacité de l'instrument conceptuel du « moyen âge » qu'il a su exploiter de manière originale pour expliquer un certain temps et ouvrir ainsi une perspective historique inédite sur l'histoire japonaise, mais ne représentait pas vraiment un travail historique comme un historien occidentaliste. K. HARA est né fils d'un samuraï de Tohoku, le domaine de Nanbou, partisan du parti vaincu, c'est-à-dire de l'adversaire du nouveau régime de Meiji, en 1871. Après l'enseignement secondaire dans un collège de la capitale provinciale, il est entré au lycée à Tokyo et a poursuivi à l'Université impériale de Tokyo, où il a fait ses études à la fois de l'histoire de l'Europe et de celle du Japon, sous la direction de Ludwig Riese. En 1896, à l'âge de vingt-six ans, il a été promu à l'école des hautes études, mais il a suspendu cette carrière académique pour entrer à l'armée de terre comme engagé volontaire. Trois ans plus tard, en 1899, il est promu sous-lieutenant dans l'armée et nommé professeur au lycée à Tokyo, son *arma mater*. En octobre 1902, il a soutenu sa thèse de doctorat sous le titre « Histoire du Japon au Moyen Âge » et a été reçu au titre de docteur ès lettres, mais les manuscrits de sa thèse ne sont pas mis en impression. C'était en 1906, date à laquelle il est rentré du champ de bataille de la guerre russo-japonaise, qu'il a mis en publication sa thèse de doctorat. HARA concevait un plan de travail historique visant à couvrir toute la trajectoire de l'histoire médiévale japonaise en plusieurs volumes dont la thèse de doctorat ne représentait qu'une première partie, laquelle devait avoir des suites qui complèteraient le projet. Son projet, pourtant, n'a pas été exécuté pour plusieurs raisons et les articles relatifs à l'histoire médiévale écrits à l'une ou l'autre occasion ont été rassemblés dans un livre intitulé « Étude de l'histoire médiévale du Japon » et publiés à titre posthume en 1929.

Hara à trente-deux ans commence à préfacer son Histoire du Japon au Moyen Âge par la phrase qui suit : « *Dans la tradition de narration de l'histoire du Japon, dominait une règle selon laquelle on a décrit l'antiquité avec le foisonnement excessif, tandis que le temps médiéval et l'après étaient l'objet de description démesurément mince. La raison en est, d'une part, la difficulté de travail historique s'agissant du temps médiéval à cause de l'état disparate et dispersé des sources, par rapport à celui de l'antiquité dont on est facile de ramasser des documents nécessaires pour la recherche grâce à l'avancement des compilations des sources principales, et d'autre part, la présomption gratuite que nous concevons trop facilement que la*

*prospérité matérielle et culturelle de la dynastie antique s'était détérioré considérablement aux temps des guerriers, donc, du régime de Kamakura jusqu'à l'aube de dynastie de Tokugawa où s'était produite la renaissance culturelle, en passant par les Ashikaga, l'histoire de notre pays a traversé les temps très obscures et qu'il n'y en ait pas beaucoup à raconter. Moi, je dis non. Je dirais que ce jugement de valeur provient d'une surestimation envers des biens et des pensées emportés de la Chine dans l'antiquité, qui n'étaient pas exploités ni assimilés suffisamment à notre société. L'évidence est que c'était à l'époque de Kamakura qui a rendu notre histoire à la saine position de démarrage et a fait sortir de la culture superficielle pour se rejoindre au chemin solide du développement et enfin a donné au peuple japonais la conscience nationale indépendante. Il s'agit en effet de l'époque, à ne pas douter, où notre histoire se remarquait un grand progrès. »*

Cette préface dont je viens de citer une partie est bien connue et selon notre collègue Ko-ichi KABAYAMA, HARA était le premier historien moderne qui a réussi à conceptualiser le temps intermédiaire entre l'antiquité et le moderne, avec la notion de « moyen âge », pour l'exploiter comme un moyen efficace de l'analyse historique dans la recherche. Il faudrait souligner que cet historien a dû suivre beaucoup du cours donné par Riese sur l'histoire médiévale de l'Europe afin d'élaborer le concept de « moyen âge » devant être adopté pour l'interprétation de l'histoire du Japon. HARA a écrit, dans sa thèse, au premier chapitre intitulé « Précis de la culture à l'époque Heian » ainsi : « *Il serait sans dire que la dynastie des guerriers qui succédait à celle de Heian n'a pas atteint de loin à la hauteur de cette dernière en la prospérité de la littérature et du bien précieux. Cependant, on ne pourrait pas juger la destinée d'une société seulement de la richesse de la littérature ou du bien précieux. Pourquoi un Tacite, un personnage qui se jouissait pleinement de la grandeur de l'Empire romain, n'a-t-il pas cessé d'admirer la jeunesse des barbares en Germanie ? En rendant compte ce fait, on pourrait conclure que le développement souhaitable d'une société ne dépend pas de la gloire de la prospérité seule* ». Il ne faut pas oublier que les historiens japonais, HARA en tête, avaient une tendance à voir leur propre moyen âge avec un œil comparatiste avec celui qu'ils trouvaient dans l'histoire de l'Europe, et que l'étonnant parallélisme qu'ils croyaient trouver dans la physiologie des deux sociétés, attirait leur intérêt scientifique.

Quant à HARA, bientôt après la publication de son chef d'œuvre, il est parti en Angleterre, en France et aux Etats-Unis pendant deux ans et demi sous l'instruction du ministère pour faire une recherche dont le sujet portait sur l'histoire européenne du temps très moderne, presque contemporain. À son retour au Japon, il a été nommé professeur de la chaire de l'histoire contemporaine de l'Europe à l'Université impériale de Kyoto. Le premier livre qu'il a publié après sa nomination s'intitulait « L'Europe et les Etats-Unis à l'an dernier : 1911 », paru en 1912. C'était un travail de spécialiste des affaires étrangères plutôt que d'historien professionnel qui tenait une chaire en histoire à l'université. Malgré cela, il avait l'occasion de temps en temps de donner devant les étudiants des cours sur l'histoire médiévale de l'Europe. Après son décès, on a publié sous le titre « Précis de l'histoire médiévale de l'Europe et de la Réforme » les manuscrits des cours de l'histoire médiévale européenne qu'il avait donnés au cours de la deuxième ou troisième année depuis sa nomination à Kyoto. Quand on lit cette préparation imprimée de cours magistraux qui nous font sentir

suffisamment le talent du médiéviste, on ne peut pas ne pas avoir un sentiment de regret qu'il ne soit pas resté entièrement médiéviste durant toute sa carrière professionnelle. Je cite brièvement la table de matière de son « Précis de l'histoire médiévale de l'Europe » : chapitre 1, de l'ascension de Charlemagne à l'empire à l'affaiblissement de la papauté, l'Allemagne sous les Otto, la papauté de Grégoire VII, les Croisades, la querelle d'investiture, l'antagonisme entre le pape Innocent III et Frédéric II etc ; chapitre 2, les aspects institutionnels de la féodalité et les développements de l'état en France et en Allemagne jusqu'à la fin du moyen âge ; chapitre 3, des trafics et commerces en Europe méridionale ; chapitre 4, l'activité des Hanse ; chapitre 5, les Renaissances. Il traite non seulement des beaux-arts, de la littérature et de la pensée mais aussi de l'activité de collectionneur princier des manuscrits antiques et médiévaux, y compris en Allemagne, en Angleterre et en France.

HARA a écrit son « Histoire du Japon au Moyen Âge » dans le style littéraire classique somptueux avec une finesse et une élégance qui charmait ses lecteurs. L'auteur du compte-rendu de ce livre n'a pas caché son admiration envers le style avec lequel HARA a mené son écriture, en disant : « C'est justement pour tel livre-là qu'il convient d'adresser le proverbe « l'histoire c'est de la poésie ! » ». Il a écrit également un « Précis de l'histoire médiévale de l'Europe et de la Réforme » dans un style classique, mais bien atténué. Dans une postface du livre signé par HARA, dont le titre est « la vie d'un haut fonctionnaire à l'époque de Higashiyama » que ce dernier a écrit en se fondant sur un journal laissé par un noble courtisant du XV<sup>e</sup> siècle nommée Sanjo-Sai Sanetaka, Shigetaka SUZUKI, l'historien médiéviste occidentaliste, un des arrières-disciples de HARA, a apprécié un style littéraire qui n'a pas eu d'égale parmi les historiens après la génération de la Restauration. Ce sentiment d'admiration ne consiste pas seulement en une appréciation du style littéraire, mais aussi en une estimation de son érudition et de son art de métier d'historien que HARA maîtrisait comme historien professionnel. Il serait possible que la vaste acquisition culturelle à la fois occidentale et sino-japonaise soit propre à la situation singulière de l'ère de Meiji, mais tous les historiens de Meiji n'étaient pas aussi excellents que HARA. L'excellence comme historien que HARA a réussi à obtenir reviendrait à son génie littéraire et à sa profonde culture.

La première génération des historiens qui sont nés après la prise du pouvoir de l'empereur de Meiji a évolué encore dans son métier d'historien professionnel par rapport à la génération précédente imprégnée de l'esprit éclairé des Lumières de Yasutsugu SHIGENO et Kounitake KUMÉ. L'un des exemples en est Katsuro HARA dont on vient de parler longuement et j'en citerais également un autre sous le nom de Tokuzo FUKUDA qui est né trois ans plus tard que HARA, à Edo, plutôt que Tokyo dans l'ambiance sociale et professionnelle dans laquelle il a été élevé, comme fils d'un marchand de sabres en 1874. Il reçut le protestantisme à l'âge de douze ans. Ce brillant garçon, à sa sortie de l'école des Hautes Études Commerciales de Tokyo (actuellement université Hitotsubashi à Tokyo), obtint un poste de maître de conférence dans cet établissement. Deux ans après, en 1898, grâce à une bourse très généreuse du gouvernement de Meiji qui faisait un énorme effort pour former des

savants et de bons ingénieurs japonais, il eut la chance de travailler pendant trois ans et demi en Europe ainsi qu'aux Etats-Unis. Il assista à Paris à des cours au Collège de France de novembre 1900 à janvier 1901. La rencontre la plus fructueuse qu'il fit durant ses pérégrinations savantes a été celle de Lujó Brentano (1844–1931), alors célèbre professeur de science économique à l'université de Munich, appartenant à l'école historique allemande.

Brentano témoigne lui-même de sa rencontre avec ce jeune Japonais. Je le cite : « J'ai eu récemment un jeune Japonais intelligent parmi mes étudiants. C'était Tokuzo FUKUDA lui-même. Il avait été déjà *Privatdozent* à Tokyo. Il est arrivé en Europe afin d'élargir ses connaissances et d'approfondir son érudition. Durant mes cours, il ne cessait pas de lancer un regard plein d'intérêt avec un sourire. Un jour je lui ai demandé la raison pour laquelle il ne cessait pas de sourire. Il m'a répondu que ce qu'il avait appris de l'histoire économique européenne à travers mes cours correspondait en tout avec l'histoire du Japon » . Voici un cas typique de l'intérêt porté à l'étude de l'histoire de l'Europe occidentale par la deuxième génération des historiens japonais. Sur le conseil que lui donna Brentano d'écrire une histoire économique du Japon en allemand, FUKUDA rédigea dans une année un livre en langue allemande traitant de l'histoire du Japon depuis l'Antiquité à l'âge moderne intitulé *Die gesellschaftliche und wirtschaftliche Entwicklung in Japan*, publié en 1900 à Berlin. Brentano s'est émerveillé du parallélisme entre l'évolution historique du Japon qu'il a connue à travers le livre de FUKUDA et celle qu'il savait dans l'histoire de l'Europe. Dans la préface qu'il a donnée à l'œuvre de son étudiant japonais, il écrit : « *La soi-disant culture étrangère pour le Japon ancien était comme celle des Romains en Europe les cultures coréenne et chinoise qui étaient bien supérieures que sa propre culture. Avec ces cultures étrangères, le Bouddhisme arrivait aux archipels et la famille impériale les gens de haute société d'antan se sont convertis à cette religion comme la dynastie mérovingienne ont accepté le christianisme. Ainsi, le résultat que le Japon ancien a eu de la pénétration de la culture avancée n'était pas autre chose que s'est produit le contact du royaume franc avec la civilisation romaine. Étant imprégnée la civilisation, la dynastie impériale pourtant se laissait pénétrer l'esprit mol et le majordomat l'a remplacé pour prendre pouvoir. Le majordomat japonais n'appartenait pas bien sûr ni à Pépin ni à Charles Martel, c'était le clan Fujiwara qui l'a tenu..... Au Japon les féodaux locaux comme kokushi (=comte) sont devenus le pouvoir indépendant vis-à-vis du gouvernement central sous l'effet du titre nominal du pouvoir impérial comme nous savons la dislocation du royaume franc a donné la naissance des états féodaux médiévaux dans notre propre histoire. De tous ces événements et de toutes les idées qui les accompagnaient, on est au courant par notre propre histoire, de l'Europe » .*

Or, lorsque FUKUDA décrit l'histoire du Japon de 931 à 1602 pour celle de l'époque féodale, il assimile justement la montée du pouvoir des guerriers et la formation de la seigneurie au *Lehnswesen* dans l'histoire européenne. Yasutsugu SHIGENO avait écrit en 1892 un article dont le titre était « Il n'y avait pas de féodalisme dans l'histoire du Japon », afin de réfuter l'installation du système féodal dans ce pays. La théorie qu'a proposée FUKUDA s'opposa à l'opinion du maître de l'école historique dominante. Mais six ans après la publication du livre allemand de FUKUDA, en 1906, un jeune historien du droit, Kaoru NAKADA contribua au débat

en faveur de FUKUDA. Comme Katsuro Hara, NAKADA était le fils d'un arrière-vassal des Tokugawa, originaire de la région de Tohoku (Akita). Il commença sa carrière savante par une recherche sur le domaine seigneurial dans le Japon antique et médiéval, objet de son doctorat, œuvre devenue rapidement un classique du genre. Son intérêt pour la méthode comparatiste se manifeste peut-être le plus clairement dans un travail publié en 1906 au titre démonstratif : "La *commendatio* et le cérémonial de présentation de la carte". Il a remarqué, pour la fin de l'Antiquité, que la cérémonie solennelle de la présentation de carte sur laquelle était inscrit le nom de celui qui allait se soumettre à un seigneur était comparable à la *commendatio* de l'Europe médiévale et selon ce point de vue, il tenta d'élucider, à propos de cette formalité, la fonction de la relation féodo-vassalique dans le Japon médiéval. Il fut bientôt envoyé à son tour pendant trois ans en Allemagne pour travailler auprès d'Otto von Gierke à Berlin. Il est intéressant de savoir que sa rencontre, due au hasard, pendant sa jeunesse, avec "L'Esprit des lois" de Montesquieu, fut à l'origine de son intérêt pour l'histoire. Donc, chez lui le comparatisme comme manière d'envisager l'histoire est tout à fait essentiel.

J'hésite un peu si ce serait approprié de développer ici l'activité de Shin-shichi MIURA. Ancien élève de l'école des Hautes Études Commerciales comme Tokuzo FUKUDA, il n'a guère laissé ses travaux publiés de son vivant. C'est assez récemment qu'on a publié sous forme de livre surtout ses manuscrits préparés pour les cours de l'école des Hautes Études Commerciales. La quantité des manuscrits s'élève, selon les témoignages de l'un des éditeurs, à vingt-deux mille en forma standardisé de quatre cents lettres. Comme c'était des manuscrits pour des cours, il ne serait pas étonnant d'y trouver des répétitions. Malgré cela, on doit constater un travailleur diligent derrière une figure dilettante de directeur de la banque (le métier de sa famille), de président de l'École, de député de la Chambre de la noblesse et de conseiller de la Banque de Japon. Le plan des cours était aussi incomparable. Il s'agissait effectivement de l'histoire comparée des civilisations. Elle comprenait l'histoire de la haute antiquité orientale jusqu'à l'époque moderne suivant l'échelle chronologique et il a traité de la civilisation européenne jusqu'à celle de la Chine en passant par la civilisation islamique et celle indienne selon une sphère spatiale. Il a discuté évidemment sur la civilisation médiévale en Europe, néanmoins devant ce vaste éventail des champs de travail qu'il a traversé, il serait légitime d'hésiter à traiter réellement ce savant de médiéviste. En fin de compte, j'ai décidé de le classer parmi les médiévistes dont nous parlons : d'abord, un Karl Lamprecht avec qui il travaillait pendant dix ans fut spécialiste l'histoire économique médiévale, ensuite ce fut MIURA qui a envoyé Senroku UEHARA dont nous parlerons un peu plus tard, auprès d'Alfons Dopsch à Vienne pour donner à son disciple une bonne formation médiéviste. Par sa filiation et ses contacts personnels, MIURA restait bel et bien un médiéviste.

Comme on le sait très bien, le concept de l'histoire chez Ranke consiste en la connaissance ou l'explication de la singularité d'un événement unique, tandis que pour Lamprecht il importait de comprendre dans l'histoire non pas un phénomène unique mais l'état (=Zustände) qui y apparaît en répétition pour en devenir une

typologie culturelle. Chez l'école de Lamprecht, l'histoire appartenait à une science visant à étudier les typologies des cultures et de leurs développements respectives. Ce que présentent une grande quantité des manuscrits que MIURA a laissés à la postérité, est le témoignage de l'intérêt scientifique de l'école leipzigienne de Lamprecht. En fait, MIURA a dépensé pendant dix ans la plupart de son temps leipzigien à la recherche consacré au développement historique du Japon en tant que typologie culturelle, ce dont son maître lui a demandé de s'occuper comme sujet de travail. Dans son curriculum vitae très détaillé, nous apprenons que MIURA a fait envoyer du Japon des sources historiques de l'antiquité japonaise, comme les Codes et ses commentaires antiques, afin de les traduire en allemand au service de l'étude comparée. Beaucoup plus tard, à l'occasion d'une causerie avec les étudiants avant le cours, il se moquait de lui-même en disant ainsi : « *c'était vraiment une stupidité de ma part d'avoir étudié l'histoire du Japon en Europe et de mon retour au Japon l'histoire de l'Europe* ». Le sillage qu'a laissé MIURA me semble concorder essentiellement avec celui de Tokuzo FUKUDA, ancien élève un peu plus âgé de l'École des Hautes Études Commerciales à Tokyo. L'un et l'autre auraient partagé un intérêt éminemment civilisateur de l'histoire ainsi qu'un aspect comparatiste de la pratique historique. C'était une école importante afin de former les hommes d'affaires et les spécialistes à la vocation de commerce international, qui travaillaient dans les pays étrangers. MIURA lui-même se rappelait rétrospectivement de sa jeunesse : « *Nous étions quatre-vingt-cinq ou six tous ensemble à la même promotion. Tous étaient éduqués soit à une école de sinologie soit à une école de culture chinoise et d'ailleurs ce fut le moment de la guerre sino-japonaise où l'on a passé les jours d'étude à l'école. Notre intérêt ne porte que sur la politique intérieure du gouvernement ou la situation internationale qui nous entourait. Quand le professeur s'est retardé à entrer à la classe, elle s'est transformée d'un coup en l'état majeure ou le ministère des affaires étrangères. Mon camarade X qui retient encore sa figure herculéenne traçait la carte de la Chine sur le tableau noir pour expliquer les tensions imminentes entre les différentes forces politiques, ou bien l'autre camarade se lamentait sur le manque d'activité maritime afin d'aspirer en faveur de la colonisation des pays d'Amérique de sud... bientôt arrivait le professeur avec une demi-heure de retard, tout d'un coup l'illusion qui dominait s'est évaporée et commençait la leçon du code civile. C'était comme cela les jours estudiantins de ma jeunesse* ». Voilà l'ambiance universitaire dans laquelle le jeune MIURA a mené sa vie à l'École des Hautes Études Commerciales.

\*

Comme je l'ai signalé plusieurs fois, SHIGENO et KUMÉ qui avait fini leur formation personnelle avant la Restauration de Meiji appartenaient à la première génération des historiens modernes japonais et HARA, FUKUDA et MIURA qui sont nés après l'ère de Meiji constituaient la deuxième génération. Ensuite vient la troisième génération des historiens qui ont été éduqués par le soin ou sous l'influence intellectuelle de la génération précédente. C'est avec cette troisième souche d'historiens, que s'est vue la naissance de l'historien médiéviste occidentaliste au Japon au sens étroit du mot. Je voudrais signaler les noms de Seinosuke UEMURA et de Senroku UEHARA à titre d'exemple de médiévistes occidentalistes appartenant à

cette génération d'historiens. Pour l'un et l'autre le monde médiéval européen était dans sa formation et sa structure même l'objet d'un intérêt scientifique et intellectuel, et non en raison de l'idée d'une comparaison avec le monde médiéval japonais. S'il y a une telle perspective sous une forme sous-jacente, elle n'apparaissait jamais en elle-même dans leur problématique.

Seinosuke UEMURA est né en 1887 à Kyoto et fini son enseignement secondaire à Kyoto, le troisième Lycée. Diplômé de l'Université de Tokyo en 1911, il a suivi une bonne carrière dans l'enseignement supérieur pour arriver professeur associé à l'Université de Kyoto. Il était un jeune collègue de Katsuro HARA et enseignait l'histoire médiévale en Occident. À ce jeune historien, à l'exemple de ses éminents devanciers, fut aussi octroyée une bourse gouvernementale qui lui permit de partir pour différents pays en Europe de 1923 à 1925. Il y assista aux cours d'historiens de grand renom, et put ainsi approfondir ses connaissances. Ce fut une grande perte pour la science historique japonaise encore balbutiante que sa mort peu de temps après son retour au pays à quarante et un ans. À sa disparition en 1928, il laissa le manuscrit de sa thèse de doctorat dont le titre était « Étude sur le développement politique et social dans le haut Moyen Âge ». Dans cette oeuvre posthume publiée sous le titre « Étude d'histoire médiévale en Occident » et par le soin de ses disciples et de ses amis en 1930, ont été recueillis aussi six articles qu'il avait publiés dans différentes revues. Sa thèse de doctorat consiste en trois parties : la première discute le développement et la caractéristique des royaumes barbares ; la deuxième traite des aspects économiques et sociaux des migrations des peuples germaniques ; la troisième réfléchit à la relation entre les Romains et les Barbares dans la sphère de la pensée et du sentiment. L'auteur montre de toute évidence la sagacité et l'érudition d'un bon historien en examinant les théories de différents maîtres précédents dans ce domaine et en démontrant avec des citations des sources latines nécessaires. Il est vrai que l'on sent moins d'originalité qu'un raisonnement sûr et constant. On y trouve plus la passion ou la chaleur des pionniers de la première génération, ni la somptuosité de l'art d'écrire de la deuxième. On y trouverait plutôt un esprit scientifique plus aigu et un style honnête et un peu discret. Il s'agit d'une oeuvre qui fait sentir que le monde savant des historiens médiévistes occidentalistes sont entré dans la phase d'une certaine maturation disciplinaire.

Le professeur MIURA a eu un étudiant de grand mérite comme successeur à l'école des Hautes Etudes Commerciales de Tokyo. Il s'appelait Senroku Uehara, fils d'un teinturier de longue tradition familiale à Kyoto qui, dès son enfance, s'imprégna très profondément de la culture japonaise ainsi que du sentiment religieux bouddhiste. Il est très intéressant à noter que cet historien, natif d'une des villes les plus anciennes du Japon, et qui vécut donc dans une ambiance particulièrement traditionnelle, fut le premier des médiévistes japonais spécialisés dans l'histoire occidentale à s'adapter à la méthode positive propre au séminaire d'Alfons Dopsch à Vienne entre 1923 et 1925. Son style de recherche historique, fidèle aux méthodes critiques acquises auprès de Dopsch, lui donna en un sens l'expérience de l'affrontement et du dialogue avec la civilisation européenne. Il croyait à juste titre qu'il ne pourrait pas acquérir l'indépendance morale et intellectuelle lui permettant de critiquer ou de dépasser les

méthodes qu'il était obligé de suivre au séminaire de Dopsch, s'il ne les maîtrisait pas lui-même. Honnêteté admirable, mais ambition audacieuse pour un jeune historien venu d'un pays à peine ouvert au monde extérieur. Si ses travaux ne montrent pas pour autant d'originalité particulière quant au niveau de l'érudition, ils n'en témoignent pas moins de son désir passionné d'être un historien irréprochable de l'Occident médiéval. Je voudrais bien lancer ici l'hypothèse que son maître japonais MIURA lui avait donné le conseil en faveur d'une méthode de travail inédite en tant qu'étudiant japonais. MIURA a écrit par ailleurs comme ceci : « *Je travaillais pour un objet pratique et n'avais pas l'idéal de travailler pour la science elle-même. Quand j'étudie l'histoire, je le fais en ayant pour objet de nous situer dans l'histoire. Dans ce sens, la science de l'histoire dont je me suis occupé ne quittait pas l'utilitarisme. C'est pour cette raison qu'on nous reproche d'être historiens passagers en voie de maturité* ». UEHARA aurait pensé quitter cet esprit utilitaire pour un historien et se consacrer à la science de l'histoire pour un seul souci de suivre la logique inhérente à cette discipline. Il aurait ainsi sympathisé avec l'idée de son maître et il a mis en pratique son instruction dans sa vie viennoise. Mais n'y avait-il pas un élément un peu contraint dans sa prise de décision, sans qu'il ne s'en soit rendu compte clairement ? A-t-il eu le sentiment impeccable de l'engagement avec ce comportement ? N'était-ce pas une sorte de réaction à cette prise de position disciplinaire qu'il aurait décidé d'exposer un peu trop aux courants politiques d'après-guerre ultérieurement ?

Revenons à ses travaux à Vienne. Parmi les études qu'il a faites à cette époque, on trouve celles sur le fameux « Capitulaire de villis », et sur le problème de la formation du "Codex Laureshamensis", c'est-à-dire le recueil des actes de l'abbaye de Lorche, et d'autres, dépassant largement le cadre chronologique du moyen âge il est vrai, sur les manuscrits des correspondances envoyées à la famille Fugger d'Augsbourg à la charnière du XVI<sup>e</sup> au XVII<sup>e</sup> siècle. Dans cette étude sur la correspondance de la famille marchande, il procède par toutes les étapes de recherches historiques nécessaires, à partir de l'enquête manuscrite à la Bibliothèque Nationale d'Autriche à Vienne jusqu'à l'analyse détaillée de la structure textuelle en passant par l'enquête des devanciers. Il a présenté devant le séminaire du professeur Dopsch cette petite mais importante étude de cinquante pages qui pourrait remplir toutes les conditions requises par le canon positiviste de l'histoire médiévale en Europe. Un de mes amis japonais a avoué le sentiment étrange qu'il a eu à sa lecture. Il a qualifié cet article de « mystérieux ». Il lui a donné l'impression d'avoir une existence à part de son auteur. Il ne s'agit pas de la question de l'objectivité mais plutôt du manque de réalité que cette œuvre soit produite par un historien japonais. UEHARA devançait trop le monde de l'historien occidentaliste japonais.

\*

Il faudrait ajouter ici le nom de Shigetaka SUZUKI comme un des plus brillants et singuliers médiévistes de sa génération. Shigetaka SUZUKI est né en 1907 à Kochi dont l'ancien nom provincial est Tosa. Tosa appartient un des pays qui se révolta avec succès contre le régime du Shogunat de Tokugawa. Après les éducations première et secondaire, il est entré en 1926 à l'Université de Kyoto, à la Faculté des Lettres, où il

s'inscrivit à la section de l'histoire occidentale. Cette section était alors dirigée par le professeur Ko SAKAGUCHI, spécialiste de l'historiographie occidentale et le professeur associé Seinosuke UEMURA dont on a parlé plus haut. Ce dernier étant spécialiste du haut moyen âge, l'étudiant SUZUKI sous l'influence de son maître travailla de préférence sur le même époque et il a choisi comme le sujet de mémoire qu'il a dû écrire pour avoir le titre du diplômé, "le développement de la vie monastique dans le haut moyen âge occidental". Malheureux pour ce brillant garçon, ses maîtres se sont succombés en maladie l'un après l'autre dans une même année où il fut sorti de la Faculté comme diplômé pour continuer son travail au doctorat. Soudainement, il s'est trouvé d'être un orphelin intellectuel. Je déplore pour lui particulièrement la perte de plus jeune des deux car Seinosuke UEMURA aurait été devenu parmi les médiévistes japonais un des pionnier avec Senroku UEHARA qui ont dû établir une tradition de la recherche historique plus solide, et son disciple SUZUKI devrait être attiré sans doute par une charme qu'offrit l'étude des documents et d'autres sources latines.

Malgré tous ces désavantages, ce talentueux autodidacte a achevé une étude à vingt-quatre ans et l'a publié en 1931 dans une revue spécialisée sous le titre du "gouvernement de l'Italie par Théodoric le Grand". On serait frappé d'y trouver à la fois la maturité du discours historique et la confiance en soi de comprendre la question si lointaine en espace qu'a exprimé ce jeune homme à peine dépasser vingt ans dont la plupart ont été passés dans une petite ville insulaire située à la lisière balayée par les vagues de l'Océan Pacifique, aux premiers deux décennies du siècle dernier. Avec une quarantaine de pages, en réfutant catégoriquement la théorie dite catastrophique il a essayé de définir en histoire le gouvernement de l'Italie sous Théodoric ainsi que de mettre en relief l'idéal politique de ce prince germanique, à la croisée de la tradition romaine et de celle qui venait de la tribu des Amali auxquels appartenait ce roi.

Il est sans dire que la discussion qu'il a menée soit réalisée par la lecture des travaux des médiévistes européens. Il s'agissait d'une problématique bien établie déjà dont il s'est occupé. Quand en 493 Théodoric fut monté sur le trône royal en Italie, est-ce qu'elle s'est produite en même temps la création de la royauté ostrogothique elle-même ? ou bien la royauté tribale des Amali qui avait été déjà constituée s'est-elle transformée alors à celle qui s'est succédée à la tradition romaine du gouvernement en intégrant les citoyens romains à sa propre domination etc... Il faudrait dire que la première génération des médiévistes-occidentalistes japonais furent en quelque sorte les arrières-disciples des grands historiens Hans Delbrück et Leopold von Ranke, parce que celui qui éleva cette génération d'historiens à Tokyo fut, comme j'ai signalé plus haut, un de leurs disciples Ludwig Riess. Donc, le poids de l'historiographie allemande y était imposant, le maître de SUZUKI, UEMURA fut aussi un des disciples de Riess à l'Université impériale de Tokyo. SUZUKI s'étant imprégnant de l'influence intellectuelle et culturelle, n'en était pas, pourtant, germaniste pour autant. Il a peint Théodoric avec une figure qui s'inspira pleinement de la civilisation romaine et qui résolut de garder une culture de *civilitas* d'où viennent les lois et ordre civilisés romains. En comparant Théodoric avec Charlemagne, il en a conclu que,

tandis que l'Empire que reçut ce dernier n'était qu'idéal avec son catholicisme, pour le premier pourtant, l'Empire était pur et simple une réalité. Théodoric ignore une Rome en tant que l'entité idéale ou imaginaire.

Lors qu'il prépara cette étude, il n'a pu disposer qu'à des oeuvres assez limitées en nombre et en variété catégorique. Devenu classique à nos jours, le livre écrit par Wilhelm Ensslin, intitulé *Theodorich der Grosse*, publié en 1947, ne fut pas encore écrit. D'après ce que nous savons à partir des notes de références et de citations, il a dû se contenter plutôt d'une série des ouvrages généraux que de ceux qui appartient au style monographique. J'en citerais leurs noms sans prétendre d'être exhaustif: Felix Dahn, J. B. Bury, Alfons Dopsch, Ferdinand Lot et Hans Delbrück etc.

Il n'a pas manqué à se référer aux sources latines contemporaines. Les *Variae* de Cassiodor ont été celles qui étaient mentionnées le plus fréquemment. De surcroît, on pourrait mentionner comme les auteurs classiques les noms de Jordanes, Procopius, et Anonymus Valesianus.

Il faudrait signaler l'état déplorable dans lequel jeune SUZUKI a dû mener ses études de l'histoire de l'Europe médiévale. Fondée en 1897 comme la deuxième Université impériale, l'Université impériale de Kyoto créa en 1906 la Faculté des Lettres à laquelle appartenait la section de l'histoire occidentale. Une vingtaine des années après, SUZUKI s'inscrivit à cette dernière. On peut deviner facilement qu'elle ne possède qu'une bibliothèque misérable en matière de l'histoire occidentale. Le gouvernement de Meiji n'a pas eu d'aisance d'accorder le budget raisonnable, donc, c'était surtout grâce à l'achat personnel de la part des professeurs qui ont été envoyés à titre du boursier d'État en Europe ou aux États-Unis qu'on pouvait se procurer les instruments de travail. L'étudiant SUZUKI aurait dû emprunter la plupart des livres nécessaires de son maître UEMURA plutôt qu'il en profite la pauvre bibliothèque à l'Institut, à l'exception de la grande collection allemande *Monumenta Germaniae Historica*.

Malgré toute cette condition matérielle infortunée qui s'entourait l'étudiant de l'Europe médiévale au Japon à la fin des années 1920, SUZUKI a révélé sa remarquable force intellectuelle en maîtrisant les connaissances historiques et la bibliographie nécessaires pour la question de Théodoric ainsi que les interrogations concernées, dans un espace de temps relativement court. Il serait possible de trouver dans son premier article quelques éléments importants qui constitueront ce à quoi consiste Shigetaka SUZUKI: l'écriture vivante sans manquer la rhétorique, la clairvoyance et le romantisme discret dont nous pourrions appréhender l'expression dans une description de Théodoric lors que ce dernier a rêvé du bonheur romain.

L'année suivante (en 1932), il a été nommé maître de conférence à son *alma mater*. Il paraissait être promis à l'avenir brillant. Il a tombé malade, cependant, à l'automne de cette année. Le diagnostic fut tuberculose pulmonaire. Il a dû démissionner l'Université de Kyoto pour se reposer dans un site près de la plage de l'Océan Pacifique, situé à côté de sa ville natale. L'éloignement du milieu universitaire lui-même n'était pas important pour continuer sa carrière, car une fois étant complètement guéri, il a eu de bonne chance de retourner à son poste qu'il avait quitté deux ans auparavant. À mon avis, ce qui était plus grave pour lui, c'était de ne

plus avoir la confiance à la santé physique et à sa résistance contre la maladie, lesquelles étaient indispensables pour les longs voyages de trajet en bateau ainsi que pour la vie étrangère en Europe durant deux ou trois ans. Il aurait certainement eu l'occasion de visiter l'Europe et travailler sur place comme faisaient ses devanciers, à moins qu'il n'ait eu le problème de santé. L'expérience de séjour européen de SUZUKI aurait infiniment précieuse non seulement pour lui-même mais pour toute la société d'historiens de l'archipel. La perspicacité, propriété de cet historien ne lui aurait permis plus d'abstraire largement des faits établis dans la source pour démontrer, par exemple, les origines du féodalisme en Europe comme il en a écrit un article en 1935. Mettre les pieds sur la terre dont il allait faire l'enquête historique et respirer l'air a dû provoquer en lui forcément une sorte de mécontentement d'être écarté des réalités vécues.

Il faut admettre, en même temps, que, quand ce jeune savant était en train de traverser le moment tourmenté, le monde politique et intellectuel au Japon a été secoué fortement par les crises économiques déclenchées à partir de Wallstreet d'il y avait eu peu, et il a été agité aussi par la montée de l'uniforme brun à la scène politique de façon de plus en plus inquiétante. La crise sociale à laquelle a envisagé le Japon des années 1930, s'accompagnait de la mobilisation du peuple japonais vers le retour aux valeurs nationales voire l'admiration de celles-ci. Il est bien connu que la groupe de l'élite savante à Kyoto en ait joué un rôle important. Elle s'appelait l'École Kyotoïte dont les principaux adhérents étaient jeunes disciples qui entouraient le célèbre philosophe Kitaro NISHIDA. SUZUKI se trouvait parmi eux.

Sans abandonner la vocation du médiéviste à l'Université de Kyoto, il s'intéressait de plus en plus à l'aspect métaphysique de l'histoire et au problème des civilisations, qui fait affronter l'Orient contre l'Occident. Ils ont pensé que s'approchait constamment le moment de la fin du temps moderne qui était représenté par la prise hégémonique de l'Occident, plus particulièrement celle des Anglo-Saxons réalisée en la division colonialiste du monde sous-développé. À trente-deux ans, il a écrit un livre dont le titre fut "Ranke et l'Histoire universelle".

À quoi consiste l'histoire universelle pour SUZUKI ? Ce qu'il a appris à travers la lecture des oeuvres de Ranke, c'était que l'histoire universelle fût un point de vue, une attitude intellectuelle pour appréhender toutes les histoires des races humaines du monde en son ensemble. Il a écrit que l'histoire universelle n'était pas la somme de chaque histoire de différentes nations. Même si on accumule toutes les bonnes histoires nationales, il ne pourrait créer une bonne histoire universelle. Ce qui en était important pour lui, c'était d'acquiescer, d'approprier le point de vue à partir du quel il peut saisir par l'esprit le sens de tout le développement humain. En se nourrissant de l'idée de l'histoire de Ranke, SUZUKI semblait être convaincu que, au-delà du quiétisme rankenien, l'historien devait envisager au problème imminent que sollicite à résoudre le temps auquel il appartenait. À son avis en tant que l'historien de l'histoire universelle, ce qui fut origine plus grave du développement humain vers la compétition colonialiste ou impérialiste dont l'issue s'incarna en la première guerre mondiale et qui allait bientôt se concrétiser avec plus grande envergure en la deuxième, c'était l'émergence du temps moderne. Il lui a fallu de quitter de la logique

du développement que a fait naître le temps moderne. Il ne s'agissait pas de la réfutation ou la négation de celui-ci, mais plutôt de la conquête ou la liquidation du temps moderne en plus haute dimension. Avec cette conclusion, et dans un climat politique hautement militariste du temps (nous sommes à la fin des années 1930), il n'a pu ne pas agir comme historien engagé à son époque en raison de la sincérité, propre à son personnage. Il était hors de question qu'il voit le Japon déclarant la guerre contre les États-Unis, bien que son gouvernement venait de passer le traité d'alliance avec l'Allemagne des Nazis et l'Italie de Mussolini. Si le Japon avançait un dernier pas pour affranchir la charnière envers la guerre, cela signifiait le ralliement ou plutôt la soumission à la logique que lança l'époque moderne et qu'il haïssait tant. Il ne serait pas juste si l'on ne signale pas que le militarisme nippon avait étendu ses fronts en Chine. Il est vrai que les intellectuels japonais nourris de la culture occidentale avaient une tendance de négliger l'aspect chinois du problème. Il faudrait admettre que SUZUKI n'était pas une exception.

Ce qui est admirable à mon avis, c'est que SUZUKI se mettait en action effectivement selon l'issue de sa réflexion scientifique. On ne sait pas qui a pris l'initiative, mais de toute façon, SUZUKI et les autres professeurs de l'Université de Kyoto, majoritairement philosophes ont organisé une petite groupe clandestine à Kyoto afin d'empêcher la déclaration de la guerre d'Océan Pacifique. La dimension de l'activité, il est vrai, a été largement limitée à celle verbale en faveur de l'opinion contre la guerre. Ils ont été aidés, en effet, par le Ministère de la Marine impériale qui connaissait trop la force militaire des États-Unis pour qu'il ait pu déclarer volontiers une guerre contre lui et qui s'inquiétait des opérations expansionnistes de l'armée, constatées sur le continent. Pour eux, c'était en quelque sorte un pari dont la gage a été que si une idée scientifique pouvait intervenir à la destination de l'histoire. Comme l'histoire le démontre sans ambiguïté, cet effort qu'ils ont fait n'a pas réussi. Après l'attaque à l'improviste de la Baie de Perle le 8 décembre 1941, ils n'ont pas cessé de reproduire leurs colloques dans les diverses revues, qui étaient les extraits de leurs conversations clandestines aux moments des rencontres régulières (une ou deux fois par le mois), cette fois-ci, le but en était d'arrêter la guerre déclenchée aussi vite que possible entre le Japon et les États-Unis. Pourtant la campagne médiatique, toujours soutenue par une secte pacifiste du Ministère de la Marine, contre les excès de la guerre n'a pas réussi. Ils ont été tenus pour le défaitistes, répugnés tant par l'armée impériale qu'un des officiers fanatiques a intimidé publiquement lors de la conférence à la fin de la guerre en disant qu'il donnerait l'ordre avant l'engagement des batailles dans l'île principale contre Américains, de tuer tous les prisonniers anglo-saxons, tous les citoyens coréens et les membres de l'école kyotoïte. Chose heureuse, telle atrocité ne se produisit pas. Ce qui en a été tragique, c'est que leur engagement politique, si modeste qu'il soit en fin de compte, contre l'extension de la guerre, les a rendus largement publics pendant les jours de la guerre et cela a fait forger autour d'eux une image du collaborateur pro bello en raison du contexte dans le quel ils ont dû développer leur propos.

Hormi cette activité de l'engagement discret, SUZUKI a consacré le reste du temps à l'étude et à l'éducation pendant ces jours. Il me semble qu'il a divisé exprès

en deux ses temps studieux de telle manière que l'un étant pour l'histoire médiévale, l'autre pour la philosophie ou l'épistémologie de l'histoire en général qui s'était reliée fortement avec la reconnaissance de son propre temps. Pour le premier, il a publié les articles dont je cite une série des titres: "la structure des domaines seigneuriaux au moyen âge", "Problèmes autour l'origine du capitalisme", "les gouvernants et les gouvernés dans le moyen âge", "les caractéristiques du commerce à l'époque médiévale. Introduction au commerce à longue distance" et "les traditions locales de l'église en Occident". Pour le dernier, c'est-à-dire la réflexion un peu métaphysique de l'histoire, les oeuvres suivantes: "Temps actuels comme une charnière et le problème de l'histoire universelle", "Pensées progressistes et l'historicisme" et "Aperçu historiographique de la pensée d'histoire universelle". Il faudrait dire que ses travaux scientifiques ne fassent sentir d'une manière et de l'autre rien de l'ambiance spécifique sous le régime de la guerre.

Le 15 août 1945, le Japon fut vaincu et démarra l'alternance de l'ancien régime totalitaire à un nouveau, celui plus démocratique, sous l'impulsion et avec l'assistance de GHQ (Général Head Quarter), dirigé par le général américain Douglas MacArthur. Il a signé en 1946 sous le nom du responsable de l'Armée Alliée, le décret afin d'exclure de la fonction publique les personnages qui collaboraient avec le gouvernement de la guerre ou qui ont été censés pour tels. En raison de discussions publiés plusieurs fois dans une revue qui s'appela Chuo-Koron (si je traduis littéralement en français, L'Opinion Publique du Centre), le groupe kyotoïte avait attiré beaucoup d'attention du peuple japonais pour les polémistes. En fait il n'a pas affiché expressément l'objection à la guerre, mais essayé seulement de conduire l'opinion publique vers l'objectif moins jusqu'au-boutiste, plus compromis. Bien que la Marine impériale s'était montrée constamment passif voire négatif envers la déclaration de guerre contre les États-Unis, c'était elle qui attaqua à l'improviste la base navale américaine à Hawaii. Les contacts secrets que cette groupe entretenait avec les membres du ministère de la Marine durant la guerre, n'apparaissait pas de dispenser sa responsabilité.

Parmi les quatre membres principaux dans cette groupe, prof. Seiken KOSAKA, philosophe, quitta l'an même de la fin de la guerre de sa chaire du directeur de l'Institut de la Recherche des Sciences Humaines à l'Université de Kyoto. Un an après, en 46, prof. Iwao KOYAMA, également philosophe, a été chassé de la chaire qu'il tenait à la même Université. En 47, prof. Keiji NISHITANI, également philosophe, et Shigetaka SUZUKI, historien-médiéviste, ont démissionné.

SUZUKI a publié six mois après sa démission, un livre volumineux de 673 pages, intitulé "Étude sur la société féodale". Ce livre synthétique se compose en deux parties: la première s'intitule « La formation et la structure de la société féodale », la deuxième partie « La société féodale et le capitalisme ». L'angle qu'il a choisi afin d'observer l'histoire de l'Europe médiévale sous l'égide de la société féodale était celui tel qu'on portait à l'attention surtout aux phénomènes, aux aspects institutionnels et économiques des choses. Dans sa préface qu'il a écrit deux mois après sa démission, il raconte ainsi—je cite en traduisant— « *Le féodalisme est une des questions les plus fondamentales dans l'histoire médiévale. Pour tous les historiens du moyen âge, il ne devait pas*

*s'agir de l'intérêt personnel, mais de l'obligation inhérent à être médiéviste qu'ils le font. Si je m'en suis occupé, c'était de tel motif que je l'ai fait, non pas choisi pour la raison de l'intérêt... Pour moi il s'agissait d'une conduite ascétique que je menais l'étude de la société féodale... ».* Il ne connaissait pas l'oeuvre, maintenant devenue classique pour ce sujet, de Marc Bloch qui a été publié de 1939–40, car SUZUKI devait se résigner de faire accès aux travaux publiés en Europe et aux États-Unis, à cause, évidemment de la guerre. Comme une thématique, il me semble assez claire qu'il en a donné la transition « du féodalisme au capitalisme », le sujet qui provoquera le débat international parmi les historiens marxistes, par exemple, Kohachiro TAKAHASHI, Paul Sweezy et Maurice Dobb, quelques années plus tard.

À l'issue de la Deuxième Guerre Mondiale, il a surgi la domination de l'historiographie marxiste qui avait été strictement interdit sous le régime hyper-nationaliste. Un ébranlement d'une extrémité à l'autre dont les exemples nous manquons pas à travers notre histoire, la majorité des médiévistes s'adhéra à la problématique et au cadre de référence marxistes. Ce qui en fut caractéristique, c'était que l'on trouvait souvent les médiévistes qui ont accordé non seulement à la dimension théorique de la construction marxiste, mais aussi à l'établissement des faits à niveau du temps de Karl Marx. On a eu une expérience en quelque sorte du reculement des sciences historiques en ce sens. On a discuté trop l'évolution de l'humanité et des sociétés en faisant abstraction de l'historicité. Je me permets de dire que dans le monde des historiens Occidentalistes, l'érudition est vraiment le parent pauvre parmi les valeurs scientifiques qu'ils apprécient. Il est rare parmi nos collègues qu'on ait un débat autour de l'interprétation d'une source. Nous apprécions beaucoup, nous envisageons beaucoup plus souvent le débat autour la question théorique des choses car les faits eux-mêmes ne peuvent être importants pour les Japonais qui ne sont pas l'Européen, mais en terme des matière à partir desquelles les historiens forgeront à les concepts historisants.

Dans telle ambiance intellectuelle, SUZUKI aurait essayé d'expliquer avec son livre magistral le développement historique de la fin de l'Antiquité jusqu'au seuil du temps moderne, en jetant la lumière sur les aspects institutionnel et économique, sans se référer le cadre théorique marxiste. Bien qu'il n'a pas exclu entièrement le concept familier à cette théorie tel que l'accumulation originelle du capital, il me semble qu'il ait réussi de créer une oeuvre originale et importante pour l'étude de la société féodale en Europe, écrite en langue japonaise. Pourtant, il s'est rencontré une négligence presque totale de la part du monde savant qui l'avait tenu pour être responsable de la guerre. S'il s'est approché un peu vers le courant principal que l'on y a vu, il n'aurait pas envisagé un refus si total. Ce fut un homme de constance. Pendant la guerre, il fut reproché d'avoir été libéral par les militaires fanatiques et les Droites, tandis qu'après la guerre, il a rencontré une grande silence de la part des historiens. C'est un peu le destin d'homme de clairvoyance.

\*

L'orientation scientifique qu'avait prise jadis UEHARA de manière insolite en effet, aurait pu avoir pourtant des effets heureux sur le développement ultérieur de la

recherche historique japonaise sur l'Europe médiévale. Elle a été cependant étouffée dans l'oeuf. La raison de cet étouffement scientifique a été le changement politique subi par le Japon au début des années 1930 avec la montée du militarisme. La domination des uniformes bruns et l'enthousiasme excessif pour la culture nationale dans la population sont allés de pair, et cela n'a pas favorisé, évidemment, la recherche historique portant sur l'étranger en général et sur l'Europe en particulier. Entre-temps, parmi les intellectuels ou les universitaires, le marxisme-léninisme gagnait des adhérents ou des sympathisants de plus en plus nombreux à mesure que le militarisme brutal et farouche montrait les dents. Les historiens de gauche ont créé la nouvelle revue « Histoire économique et sociale » en 1931 et l'année suivante les historiens marxistes ont organisé « la Société d'étude historique » dont l'activité scientifique s'est concrétisée dans le lancement de la revue « Étude historique » en 1933. Dans cette ambiance générale, le comité éditorial de la revue traditionnelle « Shigaku-Zasshi » a pris la décision d'accepter d'afficher l'article de Goro HANI, intitulé « La formation du capitalisme en Asie : le mode de production asiatique et la société chinoise ». Ce long article a été divisé en quatre parties pour que la revue puisse réserver de l'espace en faveur des autres articles, tout en présentant une importante étude en série. Si je ne me trompe pas, cette manière d'accepter un article était complètement inédite dans l'histoire de cette revue la plus prestigieuse. Après cela, Kentaro MURAKAWA ressortissant enthousiasmé de « Shigaku-Zasshi », ne contribua plus pendant dix ans à cette revue.

À mesure que l'influence idéologique s'imprégnait parmi les intellectuels japonais en général, dans le monde des historiens en particulier, les historiens se sont intéressés surtout dans le domaine de l'histoire médiévale, aux conditions économiques et sociales qui préparaient l'épanouissement de la société capitaliste du temps moderne. Si l'on explique la question telle qu'elle est envisagée en terme marxiste, il s'agissait de mettre en lumière le processus historique de la formation et de la fin du mode de production féodale ainsi que l'évolution vers le mode de production capitaliste. À en juger d'après les écrits (livres ou articles) émanant des historiens de l'après-guerre, leur point de vue commun était de montrer la validité d'une prétendue "loi fondamentale de l'histoire universelle", la version savante de l'idéologie marxiste dotée de la vertu d'interpréter l'histoire du monde entier. Tous les peuples, tous les groupes humains ont dû traverser ou bien doivent traverser un trajet historique jalonné par une série d'étapes correspondant à différents types de sociétés se transformant les unes dans les autres, sous la pression des luttes de classes inhérentes à chaque formation socio-économique. Ce point de vue fut surtout défendu par des historiens de l'économie, anciens élèves de la faculté des sciences économiques de l'université de Tokyo, et ce sont eux qui prirent l'initiative de l'appliquer à l'étude de l'histoire européenne. Selon eux, l'histoire appartient résolument aux sciences sociales plutôt qu'aux sciences humaines. Malgré tout, la section des sciences humaines n'a pas manqué de fournir une cohorte de brillants savants et étudiants dont la figure la plus représentative fut Kohachiro TAKAHASHI : c'est lui qui en a effectué une importante contribution en publiant un article nommé « Du soi-disant affranchissement du serf » dans la revue « Shigaku-Zasshi » en 1940. À propos,

MURAKAWA y était revenu après dix ans de silence en contribuant avant TAKAHASHI par une étude intitulée « Athènes et Attique au temps démocratique ».

Après la deuxième-guerre mondiale, TAKAHASHI a publié en 1950 son chef d'œuvre dont je traduirais le titre en français par : "La structure de la révolution bourgeoise". Dans ce livre de première importance pour l'historiographie japonaise de l'après-guerre, il a lancé une grande hypothèse théorique pour la compréhension de la transition du mode de production féodal au capitalisme en Europe. Il y rend compte de l'évolution interne de la société féodale selon une double logique dont un aspect porte sur les mutations successives du cadre communautaire dans lequel étaient intégrés les travailleurs du Moyen Age. Il s'agit d'un schéma successif : Hufe (manse), puis Gemeinde (communauté), enfin Grundherrschaft (grand domaine, régime domanial). L'autre aspect de la même logique évolutive a trait au développement successif de trois formes de rente féodale : c'est-à-dire, la corvée, la rente en nature et la rente en argent. L'évolution sociale de l'âge féodal en Europe devait être, selon TAKAHASHI, la résultante du dynamisme combiné de ces divers facteurs. Cette théorie a donné naissance autant à des adhérents qu'à des opposants parmi les médiévistes. Je citerais les noms de Ichiro TOCHIKAWA, de Shozaburo KIMURA, de Toyoyuki SABATA et de Yoshiki MORIMOTO, pour n'afficher que les médiévistes bien connus chez nous, sans distinguer les *pro* et les *contra* à sa théorie. TAKAHASHI n'était pas médiéviste lui-même, mais plutôt historien de la révolution bourgeoise comme on dit, et donc historien moderniste quant à la spécialité. C'est un de ses meilleurs disciples Yoshiki MORIMOTO qui a abordé de front l'aspect proprement médiéval de la problématique esquissée par son maître TAKAHASHI, avec un corpus des polyptyques carolingiens à l'appui.

\*

Il ne faudrait pas oublier une chose importante, en relation avec la montée du nationalisme chauvin et de l'influence marxiste à partir des années trente, que le gouvernement japonais n'était plus favorable à ce que l'historien aille travailler assez longtemps dans les pays étrangers. Comme nous l'avons vu, jusqu'à la troisième génération d'historiens à laquelle appartenait UEHARA, le gouvernement, c'est-à-dire le ministère de l'éducation a donné pendant longtemps généreusement aux jeunes historiens compétents la chance d'approfondir leur capacité professionnelle. Mais il me semble qu'il a abandonné cette politique d'investissement scientifique et culturel à cette époque. Sous l'effet de ce tournant dans la sphère gouvernementale, on est d'un côté, contraint de travailler en restant au Japon de manière purement livresque sans avoir l'occasion de discuter avec les historiens étrangers, dont un des résultats a été la propagation de l'idéologie marxiste. Et d'un autre côté, pendant un certain temps on a été empêché de contacter les pays étrangers et de pratiquer les langues étrangères de bonne heure. Tandis que les historiens des deux premières générations ont été obligés de maîtriser les langues étrangères soit anglais soit allemand soit français car l'université de l'époque ayant peu de professeur japonais formés, employait des étrangers comme Ludwig Riese, qui donnaient des cours en

langues étrangères pour les japonais. Le grand savant Zen-nosuke TSUJI, spécialiste en histoire du bouddhisme japonais, se rappelle rétrospectivement comme suit : « *le professeur Riessé donnait ses cours en anglais avec des prononciations si particulières qu'on arrivait à peine à prendre des notes au bout d'un an* ». En philosophie, ce fut R. Köber qui enseignait en allemand comme E. von Bälz en médecine à l'université de Tokyo, pour ne prendre que deux fameux exemples. Un des enfants survivants du domaine d'Aizu, Goro SHIBA, le militaire professionnel, parlait le français comme sa langue maternelle, grâce à l'éducation des officiers français de l'école militaire. Les historiens HARA et FUKUDA, l'un en anglais et l'autre en allemand, s'ils ont pu écrire des livres en langues étrangères sans beaucoup de difficulté, c'était qu'ils avaient eu l'habitude d'écrire voire de penser en langues étrangères durant leur enseignement supérieur dans l'ancien système éducatif de Meiji. Si l'indépendance scientifique et disciplinaire au niveau de l'université, c'est-à-dire ne plus avoir de recourir à des enseignants étrangers à l'enseignement supérieur, a rendu fragile la compétence de la communication en langue étrangère des étudiants, nous devons y réfléchir sérieusement.

\*

Il est apparu plus tard, à la fin des années cinquante, un courant d'études médiévales indépendant de l'histoire économique. Des contacts intermittents mais constants entre un certain nombre de spécialistes japonais et le groupe d'historiens allemands qui se réunissait régulièrement au bord du lac de Constance ont sensibilisé les Japonais à la problématique de l'homme libre du roi (en allemand die Königsfreientheorie), proposée par Theodor Mayer, Heinrich Dannenbauer, Walter Schlesinger, Karl Bosl etc. Il s'agissait de la mise en question de la notion de liberté elle-même ou de liberté personnelle dans l'État franc, et par l'épreuve de cette notion, ils ont critiqué systématiquement la théorie de l'État franc, élaborée au XIX<sup>e</sup> siècle par les historiens du droit allemands, Heinrich Brunner en tête. Un jeune historien japonais germanophone, ancien élève du département de l'histoire occidentale à l'Université de Tokyo, nommé Jun NAOI, et qui fréquentait Constance pendant son séjour académique en Allemagne mit sur pied une nombreuse et célèbre équipe d'historiens médiévistes après son retour au Japon, afin d'examiner la nouvelle théorie et d'en définir la portée. Il faudrait ajouter que ce n'était pas seulement les historiens médiévistes tout court, mais aussi, ou plutôt dirait-on, les spécialistes de l'histoire économique et de l'histoire du droit qui ont adhéré et ont contribué énormément à ce projet collectif. C'est à cette occasion que les médiévistes japonais ont pris l'habitude de consulter systématiquement les documents, qu'il s'agisse des diplômes royaux, des actes conciliaires, des capitulaires, et surtout des cartulaires. La mort prématurée de ce brillant historien semble avoir mis fin au vif intérêt porté à la nouvelle théorie, presque dix ans plus tard. Mais ce qui a provoqué l'enthousiasme en faveur de cette théorie tient plus au renouvellement méthodologique induit dans le domaine de l'histoire médiévale occidentale au Japon qu'à ses résultats purement scientifiques. À mon avis, à travers les travaux collectifs pour ce projet se sont forgées parmi les participants à la fois une prise de position et une sensibilité historiennes

envers les sources narratives et les chartes. Nous devons énormément à ce projet pour le développement ultérieur de la recherche médiévale occidentale chez nous. Nos connaissances sur l'histoire du haut Moyen Âge occidental, surtout Outre-Rhin, ont été assez raffinées pour qu'on ait pu parler de l'histoire régionale des différentes régions de l'Allemagne. Les résultats de cette équipe de chercheurs majoritairement germanophones ont été publiés par Masahata KUBO et Takeshi ISHIKAWA en trois gros volumes dans lesquels se manifeste clairement le bon niveau des études réunies. Je vous signale seulement le titre de l'ensemble des trois livres : “La liberté et l'État au Moyen Âge”.

Quand un japonais se demande qu'est-ce qu'était la liberté au moyen âge en Europe, il serait difficile d'être parfaitement étranger à l'idée qu'avait jadis conçue MIURA comme celle d'un utilitarisme pratique pour savoir quelle est sa propre existence dans l'histoire. Mais en tenant compte de ce constat, n'est-il pas possible de mener la recherche comme le savoir en soi-même ? Peut-être, en tenant haut les deux étendards de l'utilitariste et de l'idéaliste afin d'exprimer la norme de la pratique historique, nous devons nous occuper de l'histoire du moyen âge d'autres pays que le nôtre.

### Référence

- Keiji NAGAHARA, Les sciences historiques du Japon au XX<sup>e</sup> siècle, 2003, Tokyo. (=永原慶二『20世紀日本の歴史学』吉川弘文館、2003年)
- Takeshi KIDO, “The state of research. The study of the medieval history of Europe in Japan”, *Journal of Medieval History*, no. 21, 1995, pp. 79–96.
- Carol GLUCK, “Méta-histoire de post-guerre sciences historiques japonaises”. (=キャロル・グラック「戦後史学のメタヒストリー」朝尾他編『岩波講座日本通史 別巻1 歴史意識の現在』岩波書店、1995年、5–6頁)
- Toshiki IMAI, “L'influence mis en les travaux historiques de notre pays de l'étude d'histoire occidentale”. (=今井登志喜「西洋史学の本邦史学に与えたる影響」松島栄一編『明治文学全集 78 明治史論集 (二)』筑摩書房、1976年、364頁)
- Ludwig RIESS, “Avis aux principes éditoriaux de la revue *Shigaku-Zasshi*”. (=ルドウィヒ・リース「史学会雑誌編纂ニ付テ意見」松島栄一編『明治文学全集 7 政治史論集 (二)』筑摩書房、1976年、356–360頁)
- Ko-ichi KABAYAMA, “Katsuro HARA”. (=樺山紘一「原勝郎」今谷明他編『20世紀の歴史家たち (1) 日本編 上』刀水書房、1997年、47–50頁)
- Chronologie de Katsuro HARA. (=原勝郎年譜、松島栄一編『明治文学全集78 明治史論集 (二)』筑摩書房、1976年、438–439頁)
- Katsuro HARA, *Histoire du Japon medieval*. (=原勝郎「日本中世史・第壹巻」松島栄一編『明治文学全集78 明治史論集 (二)』筑摩書房、1976年、224頁)
- Katsuro HARA, *Histoire générale de l'Occident medieval accompagnée de l'histoire de la Reforme*. (=原勝郎『西洋中世史概説・宗教改革史』同文館、1931年)
- Shigetaka SUZUKI, “Katsuro HARA”. (=鈴木成高「原勝郎」同『世界史における現代』創文社、1990年、341頁)
- Akira IMATANI, “Tokuzo HUKUDA”. (=今谷明「福田徳三」今谷明他編『20世紀の歴史家たち (1) 日本編 下』刀水書房、1999年、107–120頁)
- Tokuzo HUKUDA, *Die gesellschaftliche und wirtschaftliche Entwicklung in Japan*, Stuttgart, 1900. (=福田徳三著、坂西由蔵訳『日本経済史論・全』宝文館、1907年)
- Taketsugu KAWAZOE, “Note éditoriale”. (=川副武胤「編集のことば」三浦新七『東西文明史——ギリシャ・ローマ・ユダヤ及び東洋文明』第1巻、三浦新七博士記念会、出版年不明)
- Seinosuke UEMURA, *Étude de l'histoire de l'Europe médiévale*. (=植村清之助『西洋中世史の研究』星野書店、1930年)
- Wataru MIKI, “Senroku UEHARA”. (=三木亘「上原専祿」今谷明他編『20世紀の歴史家たち(1)

- 日本編 上』刀水書房、1997年、71-186頁)
- Senroku UEHARA, *Étude d'histoire médiévale de l'Allemagne: Nouvelle édition*. (=上原専祿『ドイツ中世史研究・新版』「上原専祿著作集2」評論社、1988年)
- Zenn-noske TSUJI, "Au gré de mémoire". (=辻善之助「思い出づるまま(抄)」松島栄一編『明治文学全集78 明治史論集(二)』筑摩書房、1976年、381頁)
- Masahata KUBO / Takeshi ISHIKAWA, "En guise de synthèse: Souvenirs de Jun NAOI". (=久保正幡・石川武「総括に代えて——直居淳氏をしのびつつ」久保正幡編『中世の自由と国家』下巻、創文社、1969年、473-495頁)